

Ce sont ces mêmes dames qui nous ont conviés, ce soir, à la séance d'ouverture d'un congrès—le premier du genre qui ait lieu dans notre pays—et au cours duquel elles désirent étudier ensemble les moyens pratiques de réaliser leur louable projet d'une action plus efficace, d'une influence plus grande au sein de la famille et dans la société.

Evidemment, nous ne sommes pas en présence de révolutionnaires. Des femmes qui prient ainsi, que la charité chrétienne anime, et qui ne veulent travailler que sous la direction de l'Eglise, ne sont pas à craindre, et si je suis ici ce soir, c'est pour dire bien haut que j'approuve leur œuvre et que je la bénis.

Cette déclaration était peut-être nécessaire pour dissiper certains doutes, et rasurer des bonnes volontés restées craintives et hésitantes jusqu'à ce jour.

Un plan d'action sociale m'a été soumis il y a quelques mois. Un peu général au début, il n'a pas tardé à se préciser, à se définir, à se développer. Il évitait les écueils, il ne se proposait que le bien. J'y ai vu un beau mouvement, national et religieux à la fois, une initiative généreuse, une forme de dévouement adaptée à notre temps et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en prendre la direction.

Il m'a semblé que notre société de Saint-Jean-Baptiste se complétait, grâce à cette entreprise nouvelle, et que ces énergies groupées pour un but louable, étaient autant de voix qui, au foyer, parmi le peuple, dans les milieux cultivés, au sein des classes laborieuses ou souffrantes, dans le domaine de l'art et de la science, allaient redire la belle parole de Jean le Précurseur, parole qui doit être la devise de toute vie chrétienne : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers ”.

Je sais que le féminisme est à l'ordre du jour. Quant on songe aux prétentions qu'il affiche en certains lieux, aux principes qu'il proclame, aux réformes qu'il poursuit, on a assurément raison de le condamner, et pour ma part je n'en voudrais aucunement parmi nous. Nos mères et nos sœurs nous sont apparues jusqu'à présent avec une auréole de bonté, de zèle modeste et de grâce qui nous les fait vénérer autant qu'aimer, et nous ne voudrions pas que cette auréole leur fut ravie. Mais ici il n'y a rien de ce féminisme prétentieux, égalitaire et oublieux, je ne crains pas de l'affirmer, de la véritable grandeur de la femme. Puisque le mot de féminisme a été introduit dans notre langue, je l'accepte, mais je réclame pour lui un sens chrétien, et je demande la permission de le définir ainsi : le zèle de la femme pour toutes les nobles causes dans la sphère que la Providence lui a assignée.

Or, Mesdames et Messieurs, ce féminisme-là avez-vous songé qu'il existe déjà au milieu de nous ? Il est à l'œuvre depuis des siècles, et je me demande s'il est au monde un pays où il produit de plus magnifiques résultats. J'explique ma pensée. Ces milliers de femmes, vos filles ou vos amies qui, à l'âge de vingt ans, ont fait le sacrifice de tout ce qui pouvait les attirer dans le monde, pour se consacrer dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, à l'éducation des en-